

RECIT DE CANO, LE MEUNIER

C'est moi qui ai élevé Cemo ! Et tout seul en plus ! Et je vous assure qu'elle n'est pas aveugle et qu'elle ne boite pas ! Je l'ai faite aussi brave qu'un loup et aussi vive qu'une gazelle. J'ai veillé sur elle comme sur la prunelle de mes yeux. C'est tout ce qui me reste de sa mère : elle en est l'image vivante. Ses cheveux étaient bleus à force d'être noirs, comme ceux de sa mère. Et ses lèvres d'un rouge encore plus foncé que les grenades de Shirvan. Quand elle riait, on croyait entendre une cascade de perles ; mais quand elle était en colère, son regard vous perçait comme une dague. Elle n'était qu'un bébé quand sa mère est morte. Quand je suis revenu de la guerre, elle marchait à quatre pattes comme un tout petit agneau. Et moi, je m'en suis occupé... Je l'ai faite aussi douce que la biche mais aussi sauvage que le loup. J'ai fait sa peau aussi lisse que les pétales de rose, mais ses bras aussi durs que l'acier.

Sa mère, Kévi, était la fille d'un bey. Moi, j'étais à la solde d'un autre. J'appartenais à un bey qui possédait neuf villages. Nous tous, les villageois, nous lui étions dévoués corps et âme. Nous serions morts sur place s'il nous en avait donné l'ordre. C'était ainsi depuis le temps de nos ancêtres. Gagner notre vie par notre adresse ou notre bravoure, ce n'était pas pour nous autres. L'habileté de nos mains, nos talents avec les chevaux ou à la chasse, nous mettions tout au service tout de la richesse et de la renommée de notre maître. Nous rivalisions dans ce but en lui sacrifiant tout. Certains d'entre nous cultivaient ses rizières, d'autres chassaient le loup dans les montagnes enneigées, d'autres se battaient contre les soldats de l'Ottoman. Nous étions ses bergers, ses paysans, ses contrebandiers, ses gens d'armes, ses brigands. Même dans nos prières, nous ne pensions pas à nous : Seigneur, accorde une longue vie à notre bey et accroît sa richesse, implorions-nous.

Lorsqu'il organisait des fêtes et que nous devions nous battre devant ses invités, lancer le javelot ou traquer des loups, notre gloire personnelle ne comptait pas. Nous ne pensions qu'à couvrir notre maître de gloire aux yeux de ses invités. Son honneur était notre honneur. Sa renommée notre renommée. Ainsi le voulait la tradition.

Moi, Cano, j'étais le serviteur favori du Bey. Je descendais les montagnes à cheval comme un ouragan et je pouvais tuer un oiseau d'un cheval lancé au galop. C'était moi qui amenais le bétail à la foire en le protégeant des bandits. C'était moi le guetteur lorsque nous passions de la drogue ; c'était moi aussi qui tendais des embuscades aux caravanes de soie et de sucre des contrebandiers voisins. Chaque

fois qu'il y avait quelque chose de difficile à faire, le Bey m'appelait en premier. Il suffisait qu'il me caresse l'épaule et me dise: « montre-leur ce que tu sais faire, Cano ! » et je devenais aussi léger qu'un oiseau, aussi téméraire que Zaloglu Rustem*. Les rochers des montagnes tremblaient sous mes rugissements. Aucun danger n'existait plus lorsqu'il s'agissait de servir mon maître et pas une fois, je n'ai hésité. Mais que veux-tu ?, il y a aussi le destin.

Un jour, mon maître me fit appeler. J'entrai. Je me prosternai devant lui : « Commande mon bey, ma vie est à toi »

Assis en tailleur sur un divan couvert de tapis, il se caressait la barbe, plongé dans ses pensées, il ne semblait pas se rendre compte de ma présence. Je me prosternai à nouveau. « Maître, je donnerais ma vie pour toi ! », ai-je murmuré.

Il se leva, s'approcha de moi et me donna un petit coup sur le dos du bout de son fouet.

- « Cano » dit-il, « le jour est venu pour toi de servir ton maître. Je vais te confier une mission difficile »

- « Ordonne mon bey, ma vie est à toi », je répétais.

- « Le Bey de Bozalan nous a préféré le Bey d'Eruh, il a renvoyé nos cadeaux.»

- « Maudit soit-il ! », je m'exclamai. « Alors, toutes ces noix que j'ai mangées, cette oreille poilue que j'ai mordue n'ont donc servi à rien ? »

Plusieurs mois auparavant, notre maître nous avait envoyés chez le Bey de Bozalan avec ses cadeaux : un troupeau de cinquante moutons et chèvres, douze boeufs et deux purs sangs arabes. L'oncle de mon maître nous accompagnait afin de demander la main de la fille du Bey, Kevi, dont la beauté était célèbre. A cette occasion, nous, les serfs, nous nous efforcâmes de divertir les seigneurs : Quelques uns luttaient, d'autres faisaient des sauts périlleux sur le dos des chevaux, d'autres encore tiraient à la cible. Pour ma part, je devais sangler un étalon sauvage.

Un enclos fut rapidement monté. On y lâcha un étalon bai déchaîné. Il avait une belle crinière. Sa robe était luisante. Il se dressait sur ses pattes de derrière et hennissait, puis labourait la terre de ses sabots sans arrêt. Pour ce genre de mission, jamais encore, mon maître n'avait eu honte de moi. Pour amuser les spectateurs, je commençai par m'exclamer : « Cette bête a été bien nourrie. Je ne peux pas la maîtriser le ventre vide. Il faut que vous me donniez d'abord à manger ! ».

*Zaloglu Rustem : Héro de la Perse ancienne, connu pour sa bravoure et sa férocité.

Quelqu'un se moqua de moi dans la foule : « Veux-tu un picotin d'avoine ou de poires sauvages ? ». Je répondis : « Garde-les pour toi, frère ! Tu les mangeras avec ta sœur et tu remercieras ton bey. Mon bey à moi nous a habitué à bien mieux. Nous ne nous sentons bien que si nous mangeons une tête de bœuf et un sac de noix ! ». Peu après, ils m'apportèrent un plateau sur lequel il y avait une tête de bœuf bien dorée et un sac de noix. Tout le monde me regardait avec curiosité. Je m'assis devant le plateau.

« Au nom d'Allah ! » criai-je, je pris la tête de bœuf à pleines mains, et la dévorai toute entière, avec les os. A chaque bouchée, je secouai la tête d'un côté à l'autre et je mâchais les os bruyamment, comme un chien loup, et la foule hurlait de rire. Quand j'ai eu fini la tête, je saisis le sac de noix et sautai sur mes pieds. Je jetai une noix en l'air, la rattrapai dans ma bouche, brisai la coquille avec mes dents et avalai le tout. Pour amuser la compagnie, je poursuivis jusqu'à la moitié du sac.

« Maintenant, sale bête, à nous deux ! », et je me précipitai vers l'étalon. Il dressa les oreilles comme s'il avait compris ce que j'avais dit et se cabra pour me jeter à terre avec ses pattes de devant. D'un bond, je réussis à sauter sur son dos, d'un autre à me mettre à califourchon. Il se mit à ruer comme un forcené : Il se tendait comme un ressort et sautait en l'air, mais je tins bon, comme riveté sur son dos. Il sautait, se secouait en vain, la pauvre bête. Bientôt, il fut en nage, commença à souffler. Je mis mes bras autour de son cou et me laissai glisser vers le sol. Je tirai très fort ses oreilles et l'obligeai à baisser la tête vers moi. Dans un ultime élan, il secoua sa tête et, en un clin d'oeil, me mordit l'oreille ! Le sang chaud qui coulait dans mon cou me rendit fou. « Sale bête ! Je vais te donner une de ces leçons qui te fera jurer de ne jamais plus désobéir à un humain » criai-je. Je m'agrippai à sa tête, la tordis vers le bas et lui arrachai le bout de son oreille avec mes dents tandis qu'il hennissait de douleur.

Mon maître connaissait l'histoire, qui lui avait été racontée par son oncle. Aussi, ne put-il s'empêcher de rire nerveusement quand je lui demandai : « Alors, ces noix que j'ai mangées, cette oreille que j'ai déchirée de mes dents n'ont donc servi à rien ? » « Non, ça n'a servi à rien, Cano. Nous lui avons témoigné du respect, et en échange, nous recevons des insultes. Pour nous accabler de son mépris, il a vendu sa fille Kevi au fils boiteux de notre ennemi, le Bey d'Eruh. J'ai appris que la jeune fille sera conduite de Bozalan à Eruh mercredi prochain. Montre leur donc qui nous sommes, Cano. Il est temps de laver l'insulte qu'il nous a faite. »

« Oui, maître », répondis-je. « Il est grand temps. »

« Si tu leur reprends la jeune fille et me l'amènes saine et sauve, tu n'auras pas à le regretter »

Je me prosternai devant lui.

« Je donnerais ma vie pour toi, maître. Nous ne laisserons pas la jeune fille à ce froussard de boiteux. Dieu m'est témoin, nous la ramènerons saine et sauve. »

Mon maître me donna cinquante cavaliers. Nous nous mîmes en embuscade dans les montagnes de Kamorit et attendîmes que le cortège nuptial descende vers l'Euphrate par la route de Varto.

Vers le soir, les guetteurs annoncèrent l'arrivée du cortège. Je m'abritai derrière un rocher pour regarder vers la vallée. Un nuage de poussière s'élevait sur la route. Environ soixante dix cavaliers ouvraient la marche. La jeune fille suivait, montant en amazone. A côté d'elle se trouvait le fils du bey et derrière, une trentaine de cavaliers. Je fis deux groupes de mes hommes : l'un chargé d'attaquer les hommes de tête, l'autre ceux de l'arrière. Je devais profiter de la pagaille pour m'approcher de la jeune fille et l'enlever.

Nous attendîmes que le cortège arrive à l'endroit que nous avons choisi. Au signal, mes hommes chargèrent. Des coups de feu éclataient, des chevaux se cabraient et hennissaient. L'escorte était prise au dépourvu. Avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait, les cavaliers avaient rompu les rangs et s'étaient éparpillés dans la nature, chacun partant dans une direction différente.

Moi, totalement immobile, je surveillais la jeune fille. Le boiteux semblait occupé à sauver sa peau. Il avait lâché le cheval de la jeune fille qu'il tirait avec une longe. Quand il éperonna sa monture pour filer lui aussi, j'eus tellement honte qu'un homme puisse agir si lâchement, que je le châtaï d'un coup de fusil.

Le cheval de la jeune fille, effrayé par les coups de fusil, se mit à galoper vers la montagne. Je le rattrapai et la jetai sur le dos du mien. Elle tremblait comme un oiseau. J'éperonnai mon cheval et nous partîmes au galop vers la forêt.

Pourquoi ai-je laissé mes hommes derrière ? Pourquoi ai-je choisi cette direction ? Je ne le saurais jamais. L'œuvre du démon... La destinée... Pensez ce que vous voulez ! Pas une seconde, je n'eus l'intention de ramener la jeune fille à mon maître pour gagner ses faveurs. C'était comme si j'avais organisé l'embuscade pour mon propre compte et si la fille que j'avais prise sur ma selle était mienne.

Son regard fier avait percé mon cœur comme une dague au moment où je l'arrachais à sa monture. Son jeune corps collé à mon dos m'embrasait. L'air frais de la forêt avait beau fouetter ma poitrine, mon corps était en nage, mon cœur battait à tout rompre, j'avais la gorge sèche et un drôle de goût amer dans la bouche.

J'entendis le murmure d'un ruisseau, je tirai sur les rênes et me jetai à terre. Après avoir attaché mon cheval à un arbre, je courus, sans même penser à déposer mon fusil, pour plonger ma tête dans l'eau écumante et bus avec délice. Puis je m'éclaboussai le torse et les bras. Tout mon corps fumait.

Tout d'un coup, la voix moqueuse de Kevi résonna dans la forêt.

« Tu as bu toute l'eau que tu voulais, mais tu as perdu Kevi. » Je me retournai pour regarder. Elle avait défait les rênes de mon cheval et était assise sur la selle. Dans sa robe verte, son corps était tendu comme un arc. Sa coiffe nuptiale ajoutait encore à sa beauté.

Ses velléités de fuite ne m'inquiétèrent pas.

« Ce que nous prenons, nous le gardons bien, fille de Bey », lui criai-je. « A moins que tu ne saches voler, il serait vain de t'enfuir ! ». Je vis une flamme passer dans ses yeux. Sans un mot, elle relâcha les rênes et éperonna le cheval. Ceyran partit comme une flèche. Je les suivis des yeux, lui accordant quelques instants pour savourer son triomphe. Puis je portai mes mains à mes lèvres.

« Ho, Ceyran, ho ! » criai-je à mon cheval bien dressé.

Le bruit des sabots cessa. Ceyran hennit pour me répondre. La fille de bey lui donnait des coups de cravache, labourait son ventre de coups d'éperons. Ceyran restait immobile, comme cloué au sol. Je ne pus m'empêcher de rire. Bientôt toute la forêt retentit de mes éclats de rire. Je me moquais de la fille du bey.: « Viens, Ceyran, viens ! Ne la fatigue pas. » Je finis par appeler mon cheval et il vint vers moi en trottant. Je pris une poignée de raisins de ma sacoche et je les lui donnai. Puis je pris, dans une autre poche de mon sac, deux poignées de noix décortiquées et d'abricots secs.

« Fille de bey, descends et viens près de moi. Si tu m'écoutes comme mon Ceyran, je te donnerai à manger de mes propres mains », lui dis-je tout en lui tendant les noix et les abricots. Mais elle ne bougea pas. Je les jetai au loin et attirai Kevi vers moi.

Son obstination et sa défiance m'avaient bien trompé : Il lui fallut en fait beaucoup moins de temps pour s'attacher à moi qu'il n'en avait fallu à Ceyran.

Pendant trois ans, nous parcourûmes les montagnes tous les deux. Et pendant trois ans, les hommes des beys nous cherchèrent. Mais qui peut trouver la trace de Cano ? Je connaissais depuis longtemps chaque pouce de cette terre. La fille du bey ne me déçut pas. Nous dormions sur des tapis de feutre, dans des moulins l'hiver, dans les forêts l'été, et jamais je ne l'ai entendis se plaindre. Elle dormait la nuit pendant que je prenais la garde ; je dormais le jour et elle veillait.

C'est elle qui ligatura le nombril de l'enfant qu'elle portait. Elle nomma sa fille « Cemo » comme sa mère. Le bébé, attaché sur le dos de sa mère, partagea notre vie errante dans les montagnes. Comme sa mère avait peu de lait, nous la nourrissions de lait de chèvre que nous donnaient les bergers.

Un jour, les hommes des beys cessèrent de nous poursuivre. Je crus qu'ils s'étaient lassés. A la vérité, c'était pour une raison bien différente. Les cheiks, les agas, les beys avaient d'autres soucis, comme me l'apprit un jour un Seyit* qui allait de village en village.

A l'ouest, sur la terre des romains, un nouveau Pacha a, paraît-il, pris le pouvoir. On dit qu'il est blond, qu'il a les yeux bleus, qu'il est beau et brave. Il a déclaré la guerre au cruel Sultan d'Osmanli. Il y a eu une grande bataille. Quand le valeureux Pacha s'est trouvé face à face avec le Sultan, il l'a coupé en deux de son épée. Grâce à lui, le pays est maintenant nettoyé de tous ses infidèles. Il a aussi sauvé le calife qui était leur prisonnier. Les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, tout le monde a fêté cet évènement pendant quarante jours et quarante nuits.

Peu de temps après, le Pacha envoya un message aux cheiks, aux agas, aux beys de tout le pays :

« O peuple Kayig ! A partir de maintenant, vous ne volerez plus, vous ne ferez plus de contrebande, vous n'opprimerez plus les pauvres. Vous traiterez les pauvres et les riches de la même manière. Si vous ne m'obéissez pas, j'enverrai mon armée mettre vos domaines à feu et à sang, comme je l'ai fait pour ceux du Sultan ! ». Une partie des cheiks et des beys se rebellèrent contre lui dont mon ancien maître. A ces mots, je pris les mains du Seyit, et les baisai. « Désormais, je suis le serviteur de ce nouveau Pacha, » lui dis-je. « Je donnerai ma vie pour lui. Je jure de le servir jusqu'à ce que tous les rebelles aient déposé les armes. »

Le Seyit me caressa l'épaule.

- « Alors, va voir le Cheik Mahmut. Salue le de ma part et mets-toi à son service.

Le Cheik Mahmut était rallié au Pacha. C'était un valeureux guerrier qui commandait une troupe de trois cents cavaliers. Ses terres s'étendaient aussi loin que l'on pouvait voir et personne ne savait exactement combien il possédait de têtes de bétail. Ceux

*Seyit : homme agé, de la lignée du Prophète, qui va de village en village où il est respecté. Il apporte les nouvelles et on le consulte pour sa sagesse.

qui l'approchaient étaient frappés d'admiration. A mon arrivée devant lui, je m'inclinai, touchai le sol à ses pieds, puis je lui baisai la main et le saluai de la part du Seyit.

- « A partir de cet instant, Cano et Kevi sont vos serviteurs, » lui dis-je.

A ma grande surprise, le Cheik Mahmut connaissait mon histoire.

- « Ton maître aurait dû savoir qu'aucun être humain ne peut changer la destinée. Il n'aurait pas dû se rebeller contre Allah. Ceux qui se rebellent contre Allah le Tout Puissant ne reviennent jamais sur le droit chemin. Et maintenant, il a offensé notre sauveur, celui qui a mis nos ennemis à genoux, qui a sauvé les innocents des oppresseurs. Sa fin est proche ! A partir d'aujourd'hui, tu es notre frère et la fille du bey est notre sœur pour toujours La vie et l'honneur des hôtes de ce camp sont notre vie et notre honneur. »

J'eus beaucoup de mal à quitter Kevi. Nous n'avions pas été séparés plus de trois minutes en trois ans. Elle était enceinte une seconde fois, sinon elle serait venue à la guerre avec moi. Au lieu de cela, elle fut obligée de rester comme hôte au camp du Cheik.

- « Resteras ici avec notre fille jusqu'à ce que je revienne, Kevi. » lui dis-je. « Fais le pour le salut de l'enfant que tu portes ! »

Ses doigts se crispèrent sur son ventre, je crus qu'elle allait arracher l'enfant de son corps pour nous avoir séparés. Puis ses bras retombèrent, je vis sa figure se défaire. Elle s'écroula et les serviteurs du Cheik l'emportèrent.

Le Cheik Mahmut organisa des concours de tir et de lutte, à la fois pour m'éprouver et pour me présenter à ses hommes.

- « Nous avons beaucoup entendu parler de tes talents, Cano. » me dit-il. « Je voudrais en juger par moi-même ! »

D'abord il fallut que je me mesure à ses tireurs ; ils étaient tous excellents. L'un d'eux toucha une pièce d'argent à cent pas ; un autre coupa une cigarette en deux ; le troisième troua une pomme de pin lancée en l'air. Moi, je me penchai en avant et visai entre mes jambes un os d'agneau qui servait de cible derrière moi. Le haut de l'os vola en éclats.

Pour la lutte, le Cheik Mahmut fit venir son meilleur lutteur contre moi. Haydaro était un brave, au cou épais et aux mains puissantes comme des pattes d'ours. Ses prises faisaient penser à un étau d'acier. Lorsqu'on arrivait à s'en libérer, il poussait un rugissement, secouait la tête et, avant que son adversaire ait pu reprendre sa respiration, il fonçait à nouveau sur lui, comme un faucon.

Nous luttâmes dans la neige pendant une heure. Aucun des deux ne parvenaient à prendre le dessus. Inondés de sueur, nous essayâmes toutes les astuces possibles, mais nous étions de force trop égale pour qu'elles réussissent. La foule regardait, en retenant sa respiration. Finalement, le Cheik Mahmut mit fin à nos joutes.

« C'est assez ! Vous n'avez rien à envier l'un l'autre. Qu'Allah augmente encore votre force et votre bravoure ! pour que votre service à notre Gazi Pacha* soit encore plus grand, » dit-il en nous baisant le front.

Haydaro et moi nous tombâmes dans les bras l'un et l'autre.

- « Cano, à partir d'aujourd'hui, tu comptes plus pour moi que mon propre frère. »

-« Toi de même, Haydaro. »

Le Cheik Mahmut nous donna à chacun une bourse d'or.

Cette nuit-là, nous mangeâmes et bûmes en abondance. La fête battait son plein quand un messager entra et murmura quelque chose à l'oreille du Cheik. Le Cheik Mahmut bondit.

- « Mes braves ! Le moment est venu de servir notre Pacha. Un groupe de cheiks, d'agas, de beys arrogants et sans cervelle s'est réuni pour se rebeller contre notre Pasha. Ils ne reconnaissent pas les nouvelles lois, ils pensent avoir le droit de piller et de voler, ils oppriment les pauvres et les miséreux. L'un deux, l'Agha Sorik a tendu une embuscade à notre frère le Cheik Hasan. Nous devons accourir à son aide ! »

Un véritable blizzard soufflait dehors. Le Cheik Mahmut nous donna à chacun un manteau et un bonnet de fourrure blancs. Nous partîmes si vite que je n'eus même pas le temps de dire adieu à ma chère Kevi. Nous ne devions pas revoir le camp avant longtemps.

*Gazi Pasha : ou Pasha était le titre donné à Mustafa Kemal Ataturk par le peuple.

Cano et ses compagnons mènent une lutte longue mais victorieuse contre les rebelles. Lorsque Cano revient au camp de Mahmut, Kevi a disparu avant même d'avoir donné le jour à l'enfant qu'elle portait et toutes les recherches entreprises pour la retrouver sont vaines. Fou de chagrin, il décide d'élever seul sa fille, Cemo.

Le temps passe et Cemo devient une belle jeune fille. Son père, qui a désormais un moulin sur les terres du Cheik Mahmut, désire lui épargner le sort habituel des filles de la région. Celles-ci, dès qu'elles sont nubiles, sont vendues « au plus offrant », souvent des hommes beaucoup plus vieux qu'elles avec lesquels elles ne seront pas heureuses.

Cano décrète donc que le sort de sa fille sera décidé au cours d'un tournoi. Les jeunes prétendants s'y affronteront entre eux, puis le gagnant devra affronter Cemo elle-même. Rompue à toutes les formes de lutte, elle pourra ainsi éliminer celui dont elle ne voudra pas. Cano fixe la date du tournoi : ce sera pour la première neige.

L'été et l'automne passèrent. La roue du moulin cessa sa mélodie.

La montagne Suphan fut recouverte de nuages. La neige du sommet commença à s'envoler vers le bas des pentes. La blancheur de la neige, accompagné du hurlement des loups, descendit des forêts, traversa les plateaux, atteignit le nôtre et l'ensevelit. Pendant trois jours, on ne vit plus rien, la tempête gronda et gémit sans arrêt.

Peu après, je me réveillai dans un univers tout blanc. Le moment de me séparer de Cemo était bel et bien venu.

Tout d'un coup, je sentis le désespoir m'envahir, mon cœur devenir lourd, des larmes couler sur mon visage. Mais que pouvais-je y faire ? La vie est ainsi faite et personne ne peut la changer. Les filles sont faites pour être données à des étrangers. Battues par leur mari, les femmes élèvent leurs filles pour qu'elles épousent à leur tour des hommes qui les battront. Cela m'étonnait toujours mais il n'y avait rien à y faire.

Je sautai hors de mon lit et ouvris la porte. Je pris une poignée de cette neige si douce et la posai contre mes joues brûlantes jusqu'à ce que l'émotion qui m'agitait soit un peu calmée. Puis je m'habillai. Prenant mon fusil, j'appelai Cemo. Ma fille, elle, était debout depuis longtemps.

- Oui, Père, dit-elle en arrivant en courant.

- Prépare-toi, c'est aujourd'hui que je te marie.

Cemo sortit sans rien dire. Elle revint très vite, vêtue comme un homme d'un pantalon qui s'arrêtait au genou, une peau de loup jetée sur les épaules. Elle avait enroulé un bandeau de laine autour de ses cheveux et de son cou, et couvert ses poignets et ses bras de bandes de feutre.

- Tu es prête ma fille ?

- Je suis prête, Père.

- Ton cœur bat-il fort ?

- Non, répondit-elle en souriant.

Je la pris dans mes bras, je la pressai contre ma poitrine et embrassai ses yeux.

- Lumière de ma vie, lui dis-je. Tiens toi bien ! Si l'homme qui prend ta main n'en est pas digne, j'en mourrai de chagrin !

Je menai la mule hors de l'étable tandis que Cemo sortait notre chien Karakurt de sa niche. Elle passa une chaîne autour de son cou. Sacré bête ! Il avait déjà senti le combat. Il aboya joyeusement, posa ses pattes de devant sur les épaules de Cemo et il lui lécha la figure et les mains.

Nous nous mîmes en route.

A notre arrivée dans le bas du village de Karga Duzu, Karakurt qui soufflait de la vapeur dans l'air frais du petit matin, hurla longuement pour annoncer notre arrivée aux villageois. Fougueux, il marchait devant nous, tirant avec impatience sur la chaîne que tenait Cemo. Sa langue rouge pointait entre ses dents acérées tandis qu'il bondissait devant elle pour arriver au combat sans tarder.

Une fois sur la place du village, je me dressai sur mes étriers et criai aux gens qui se pressaient sur les toits des maisons.

- Ecoutez bien, vous qui voulez ma fille Cemo ! Je vous avais dit d'être prêts pour la première neige. Je suis un homme de parole, nous voilà ! Allons dans la clairière la haut . Que ceux d'entre vous qui sont sûrs de leur force viennent, avec leurs chiens, leurs bâtons et le « bashlik»* !

Sur ce, nous parcourûmes lentement toute la place du village en faisant craquer la neige sous nos pas. Une fois sortis du village, je me retournai pour regarder. La fièvre de la compétition avait saisi le village tout entier. Les gens couraient dans tous

*Bashlik : somme d'argent payée par le jeune homme au père de la jeune fille qu'il va épouser.

les sens. Les jeunes qui étaient sûrs de leurs chiens avaient commencé à envelopper de feutre leurs bras et leurs poignets, comme Cemo l'avait fait, pour se protéger des dents, des ongles, des coups de bâton. Ah jeunesse !

Lorsque nous parvînmes sur le plateau, une bande de corneilles qui picorait dans les pistachiers, s'éleva dans un concert de jacassements. Elles aussi semblaient excitées par la compétition. Je descendis de la mule et l'attachai à un arbre. Puis je jetai ma peau de chèvre sur la neige, je m'assis dessus et allumai ma pipe.

Ravi, je regardais Cemo qui jouait avec Karakurt et le faisait sauter autour d'elle en le tenant par sa chaîne.

Très vite, les villageois arrivèrent les uns après les autres. Les jeunes qui avaient l'intention de participer au tournoi marchaient fièrement, avec leurs chiens. Chacun d'eux était suivi de sa famille et de ses amis, vêtus de chemises jaunes, vertes ou rouges, manteaux blancs. Chaque groupe plaisantait et encourageait son champion.

Les jeunes gens s'alignèrent sous les pistachiers qui couvraient un côté de la clairière. Ils retenaient leurs chiens loin les uns des autres de façon que les bêtes ne puissent pas se battre. Les chiens aboyaient sans arrêt, tirant sur leur chaîne, prêts à attaquer.

Les spectateurs se groupèrent autour de moi. Chacun avait son mot à dire ; chacun avait son favori, et les plus convaincus essayaient de faire parier les autres.

Cemo se tenait au milieu de la clairière. Elle s'appuyait d'une main sur un bâton, de l'autre elle tenait fermement la chaîne du chien.

Huit jeunes gens de Karga Duzu semblaient décidés à gagner sa main. Tous étaient des fils de mes compagnons donc, sûrement, dignes de ma fille. Je les regardai avec affection. Mes braves lions ! Ils ne pouvaient pas tenir en place. De temps en temps, l'un d'eux jetait son gourdin en l'air et criait « hurrah ! ».

Quand tout le monde fut arrivé, je me levai et avançai vers eux. Le vacarme cessa aussitôt.

- Vous qui voulez ma fille, vous êtes tous fils de mes frères de combat. Allah en est témoin, je serais prêt à accepter n'importe lequel d'entre vous avec joie. Mais vous êtes huit et je n'ai qu'une fille. Vous allez d'abord vous battre entre vous. Ensuite, le gagnant se battra avec Cemo si elle accepte. Si elle refuse, c'est son droit. Etes-vous d'accord ?

- Oui, crièrent-ils.

- Très bien. Alors, battez-vous donc deux à deux.

Je poussai Cemo hors du terrain de combat, mais restai derrière elle au cas où elle n'aurait pas réussi à retenir Karakurt pendant les combats.

Les jeunes gens, après s'être séparés par groupes de deux, se jetèrent les uns sur les autres comme s'ils avaient chargé des loups. Ceux qui ne savaient pas se servir de leur gourdin se faisaient couvrir de quolibets (blâmer) par leurs parents et leurs amis.

- Alors, Hasso, poule mouillée ! Ne reste pas la queue entre les jambes comme ton chien ! Vas-y ! Tape !

- Gencoooo ! Si tu continues comme ça, jamais tu n'auras la fille, c'est sûr !

- Vas-y, pauvre lâche ! Si ton chien ne veut pas mordre, mords donc toi-même !

Les garçons fouettaient les chiens frénétiquement et les bêtes attaquaient aux jambes, en aboyant furieusement. Elles essayaient de jeter les jeunes gens par terre. Nous les dressons pour ça ici. Si l'un tombait, il était éliminé. C'est pourquoi on essaie d'abord d'attaquer les chiens. Mais il faut savoir utiliser aussi le bâton et calculer ses mouvements car, pendant qu'on s'occupe du chien, on risque de se faire prendre par son maître !

Les huit garçons se battirent sauvagement jusqu'à midi. Certains virent leurs chiens s'échapper, hurlants de douleur. D'autres tombèrent évanouis, du sang plein la bouche et furent tirés par les pieds hors de la clairière. La neige immaculée de la clairière devenait rouge ; les spectateurs étaient enroués à force de crier. Karakurt était inondé de sueur. Il bavait d'envie en regardant les autres chiens.

De huit jeunes, Kara Seyit s'avéra le plus fort. Quand tous ses adversaires furent hors de combat, il vint vers nous et regarda Cemo. Kara Seyit était un brave. De plus, il avait du bien. Son père louait des terres à des seigneurs pour nourrir ses troupeaux. J'étais rempli de joie à l'idée que Kara Seyit prenne ma fille. Mais Cemo n'avait pas l'air de l'apprécier. Je vis qu'elle faisait la moue d'un air dédaigneux, que ses mains serraient son bâton pendant qu'elle regardait le garçon devant elle.

Je sentis mon cœur s'arrêter. Kara Seyit arriverait-il à la battre ? Serait-elle forcée de suivre un homme qu'elle n'aimait pas ? Qu'Allah nous protège !

J'observai Kara Seyit de plus près. Il avait un corps puissant et des muscles qui ressemblaient à ceux d'un lutteur. On aurait dit qu'ils allaient passer au travers de sa chemise ! Il était bien planté sur le sol, sûr de lui. Kuyruksuz, son chien, était tout aussi impressionnant. Ses oreilles et sa queue avaient été taillées et ses yeux, injectés de sang, brillaient de rage.

Je caressai l'épaule de Cemo, en lui murmurant :

- Qu'Allah te vienne en aide, ma fille : c'est ton tour.

Cemo cracha dans ses mains, saisit résolument son bâton, resserra sa prise sur la laisse du chien et elle s'avança. Karakurt bondit joyeusement devant elle, en faisant cliqueter sa chaîne. Kara Seyit brandit son bâton et raccourcit la laisse de son chien. Mais, avant de commencer à se battre, il cria à Cemo :

- Cemo, tu es brave, tu es courageuse, mais tu n'es qu'une femme, une gazelle ! Tu ne peux pas tenir longtemps contre un loup de ma sorte ! Ne me force pas à t'écraser. Ne laisse pas le rose de tes joues et le miel de tes lèvres se tâcher de sang. Viens, abandonne et tu seras la reine de mes jours.

Les yeux noirs de Cemo lancèrent des flammes.

- Tu crois donc que la fille de Cano abandonnera quand le sang de sept braves inonde le sol, qu'elle va laisser les gens la traiter de femelle ? Regarde-toi donc ! Tu n'es qu'un chien qui se prend pour un loup ! Quelle mère t'a donc fait croire que l'on peut se soustraire au combat par de grands discours ! Ni le rose de mes joues, ni le miel de mes lèvres ne seront pour un gueux comme toi ! En garde ! Et tâche de te défendre correctement !

Les paroles de Cemo m'emplirent de fierté. Je ne pus retenir mes larmes.

- Voilà bien ma fille ! criai-je.

Les spectateurs, émus eux aussi, lui crièrent leurs encouragements,

- Allez Cemo ! Il mérite une belle raclée ! Achève-le !

- Coupe-lui la queue comme celle de son chien ! Ne te laisse pas attendrir par ses larmes !

Pendant que la foule criait, Cemo poussa son chien. Puis elle fonça sur son adversaire avec fureur. Kara Seyit cracha dans ses mains.

- Allons-y, mais ne viens pas me faire des reproches après !

Et il commença à marcher vers ma fille.

D'entrée, la bataille fut terrible. Au lieu d'attaquer le garçon aux jambes, Karakurt sauta à la gorge de Kuyruksuz et le renversa. Quand Kara Seyit voulut frapper Karakurt avec son bâton pour essayer de libérer son chien, Cemo manœuvra le sien avec une telle adresse qu'elle envoya celui de Kara Seyit à l'autre bout du terrain. Kara Seyit, pris au dépourvu, resta sidéré. Il ne pensa pas même à tirer sur la chaîne de son chien pour que Karakurt lâche prise. Kuyruksuz se libéra difficilement des dents de Karakurt et s'enfuit en gémissant. De son côté, Cemo lâcha la chaîne de son chien.

Les amis et les parents de ceux qui avaient été battus par Kara Seyit criaient à en faire trembler la terre et le ciel :

- Beau travail ! Cemo, n'en reste pas là ! donne une leçon à cette canaille !

Les yeux noirs de Cemo étincelaient. Elle leva son bâton d'un geste décidé, mais ne frappa pas.

- Kara Seyit ! On sait maintenant qui est le loup et qui est la gazelle ! Si tu abandonnes maintenant, tu seras sûr au moins de partir d'ici sur tes deux jambes !

Tous ceux qui voulaient que le garçon soit châtié se mirent à hurler.

- Ne le laisse pas partir comme ça ! Même s'il abandonne ! Il mérite une bonne correction !

Devant toute cette foule, c'était dur à encaisser pour Kara Seyit. Sa figure en sueur, il lança :

- Je ne partirai pas, même si je savais que je dois y laisser ma vie. Je me battrais sans armes s'il le faut.

Cemo baissa son bâton.

- Va chercher ton bâton ! Puisque tu le veux, au moins que tu sois battu en homme !

Pendant un moment, Cemo joua avec lui comme un chat avec une souris. Deux fois, elle fit voler le bâton du garçon et lança le sien en travers de ses jambes. Finalement, elle réussit à lui donner un bon coup dans le ventre et il tomba. Ceux qui étaient ravis qu'il se soit fait battre, l'emportèrent. Je courus pour prendre Cemo dans mes bras.

- Comme tu es courageuse, ma fille ! et je déposai fièrement un baiser sur son front. La foule criaient son appréciation ; Karakurt léchait les mains de sa maîtresse et poussait des jappements de joie. Je me tournai vers les gens de Karga Duzu qui commençaient à s'en aller.

- Alors, fils de chiennes ! C'est cela que vous appelez de la bravoure ? Vous n'avez même pas pu venir à bout d'une jeune fille, quelles mauviettes ! Vous avez laissé ma Cemo sans mari !

La foule restait silencieuse. Les dents serrées, les villageois bougonnaient entre eux. Tout à ma joie, je frappai mon thorax et criai encore plus fort.

- Il n'y a donc aucun brave parmi vous ? Quelle honte ! » L'écho répéta mes paroles au loin. Tout d'un coup, on entendit le hennissement d'un cheval et le grognement d'un loup.

- Il en reste un, Cano aga! Je suis là! répondit une voix.

La foule se tut et toutes les têtes se tournèrent dans la direction d'où venait la voix. Je me demandais qui pouvait avoir parlé, lorsque Memo, le fabricant de sonnailles, émergea de la forêt. Il trainait une louve avec une chaîne.

C'était un garçon beau et courageux. Il faisait les plus belles sonnailles à des lieux à la ronde. Tout le monde l'aimait, serfs ou seigneurs. Sa voix était émouvante, il jouait remarquablement bien du saz.* Plus d'une fille était amoureuse de lui mais Memo ne semblait jamais le remarquer. On disait qu'il était le poète d'Allah, un ménestrel.

J'admire la façon dont il descendit d'un bond de son cheval et il se servit de la chaîne comme d'un fouet pour faire obéir la louve.

Quelle grâce ! Quelle jeunesse ! Il était peut-être poète mais il était brave à coup sûr !

La louve avait l'air d'un chien entre ses mains.

Il l'amena près de Cemo, je sentis la joie m'inonder. Par Allah, ma fille ne tomberait pas dans les mains de n'importe qui ! Je pouvais voir de la peur dans ses yeux tandis qu'elle regardait approcher le garçon. C'était un bon présage. Une femme aime l'homme qu'elle craint !

La foule s'agitait et faisait de plus en plus de bruit. Les villageois avaient reconnu Memo. Tous pensaient du bien de lui. Je criai joyeusement au garçon :

- Hey, Memo ! D'où viens-tu donc ? Nous ne t'attendions pas !

- On vient juste de me dire que tu maries Cemo aujourd'hui. J'ai bien l'impression que si j'avais tardé un peu plus, j'aurais perdu la gazelle ! m'a-t-il répondu en souriant.

- N'as-tu pas honte de lancer une louve sur ma fille ?

- Comment veux-tu que je vienne à bout de ta fille qui est une louve ? Si elle avait été un agneau, j'aurais joué de la flûte et je lui aurais donné des raisins de mes mains...

Les amis des garçons qui avaient été battus par Cemo ont commencé à encourager ma fille.

*Saz : instrument à six cordes qui ressemble un peu à une guitare.

- Vas-y Cemo ! Attaque-le !

- Fais-lui regretter d'être né !

-C'est à toi de l'abattre, à nous de le traîner par les jambes !

J'ai cherché Cemo des yeux. Ses mains étreignaient avec angoisse la chaîne de Karakurt. Le dédain qu'elle avait affiché pour Kara Seyit avait disparu de son visage. Quant à Karakurt, il avait les oreilles dressées et il regardait la louve comme si elle avait été une chienne, se léchait sans arrêt les babines.

Memo poussa la louve à coups de chaîne au centre de la clairière. Il tenait fermement son bâton. La louve aperçut le pelage noir luisant du chien de Cemo. Des éclairs bleu traversèrent ses yeux ; elle commença à grogner et à montrer ses crocs.

Les cris des villageois ne semblaient pas atteindre Cemo. Elle resta là, debout, sans bouger. Memo s'approcha d'elle lentement. Les amis de ceux qui avaient perdu le combat continuaient à crier :

- Attaque le , Cemo, attaque le !

Mais c'était en vain, ma fille ne bougeait pas. Quand ils perdirent tout espoir dans la fille, ils essayèrent avec le chien.

- A toi Karakurt ! Attrape-la ! Vas-y!

Comme s'il avait compris, Karakurt commença à gratter la terre avec ses pattes de derrière et à aboyer très fort. Mais il ne montrait pas les dents. Ses aboiements n'étaient pas féroces, mais plutôt le cri du mâle qui appelle sa femelle. La louve avait l'air effrayée et sans défense. Comme si elle savait qu'il n'y avait personne pour l'aider dans cette affaire, elle s'était recroquevillée sur elle-même et, comme Cemo, semblait figée au sol.

Memo et Cemo se regardaient dans les yeux. Les yeux de Memo ressemblaient à des braises ; dans les yeux de Cemo se lisait la même peur que dans ceux de la louve. On aurait dit qu'elle voulait s'enfuir mais elle était incapable de bouger. Un sourire confiant envahit le visage de Memo.

Quand Karakurt commença à renifler la femelle, en remuant la queue de plaisir, la louve semblait avoir compris ce qu'il voulait. Elle cessa de montrer ses crocs et laissa faire, en se contentant d'émettre des grognements sourds. Karakurt n'écoutait plus du tout les enfants qui lui criaient de se battre. Le rythme de ses battements de queue témoignait de son plaisir. Comme le fait de renifler la louve ne lui suffisait pas,

il commença à la lécher. La foule regardait les deux animaux en retenant son souffle. Personne ne pensait plus à crier à Cemo de pousser son chien à la bagarre.

Il n'y avait plus de peur dans les yeux de Cemo et elle regardait le jeune homme avec tendresse. Son teint, pâle auparavant, avait pris la couleur d'un pétale de rose. Ses lèvres étaient rouges comme une grenade. Sans s'en rendre compte, elle et Memo lâchèrent les chaînes de leurs bêtes.

Dès qu'elle se sentit libre, la louve fila comme une flèche. Elle faisait de drôles de bruits en courant vers la forêt de pistachiers, regardant de temps en temps derrière, comme pour s'assurer que Karakurt la suivait bien. Et bien sûr il la suivait, en caracolant autour d'elle de droite à gauche.

Memo et Cemo suivirent leurs deux bêtes des yeux pendant quelques minutes. Puis ils se tournèrent l'un vers l'autre et jetèrent leurs bâtons. Memo prit Cemo par le poignet et l'entraîna vers le cheval qui hennissait. Cemo n'opposa aucune résistance et le suivit.

Il la hissa sur la selle derrière lui. Merveilleuse jeunesse !

Des larmes coulaient sur mes joues pendant que je les regardais. Je me rappelai le jour où j'avais enlevé Kevi. Que Cemo ressemblait à sa mère, assise ainsi sur le cheval, accrochée à Memo !

Je ne vis même pas le fabricant de sonnailles me lancer une bourse d'argent qui tomba dans la neige devant moi.

- J'y ai mis tout le « bashlik » Cano ! Donne nous ta bénédiction !

- Qu'Allah vous bénisse mes enfants, criai-je.

Le cheval se cabra lorsque Memo l'éperonna. Puis il traversa au galop la clairière et disparut sur la route du bas. Les villageois suivirent de regard le couple avec admiration.

Moi, je restai sans bouger, en m'émerveillant sur le cours étrange de la destinée.